

énormément plaisir.

Oui ! j'aime la France à cause de son passé qui est le nôtre ! j'aime la France parce que j'y ai vécu de bien beaux jours ! J'aime la France royaliste et je l'aime républicaine, parce que, sous les trois couleurs comme au temps des fleurs de lys, beaucoup de nos cousins d'outre-mer ont gardé, avec le culte du Dieu de Clotilde, le respect des vieilles traditions françaises.

A ce propos et pour répondre à l'aimable invitation d'écrire une page dans vos annales chicoutimmiennes de l'*Oiseau-Mouche*, j'ai pensé bien faire en donnant à vos lecteurs quelques vers inédits, dus à la plume de votre calet, alors qu'il vivait sur la terre de France. Je les ferai suivre de la réponse vraiment poétique à laquelle ils ont donné lieu.

J'étais étudiant à l'École des Carmes à Paris, et à l'occasion d'une visite rendue à mes confrères canadiens et à moi par plusieurs condisciples et amis français, je leur récitai les strophes que voici :

A NOS FRÈRES DE FRANCE

Lorsque du Canada fut parti le drapeau
Qui faisait notre orgueil en honorant la
[France,
Ce peuple délaissé, du continent nouveau,
Plaçant en Dieu d'abord sa plus ferme es-
[pérance,
Loyal à son vainqueur et forçant ses respects,
N'a pas cessé pourtant, ayez-en l'assurance,
Dans les jours de bonheur comme au temps
[plus mauvais,
De regarder souvent vers les côtes de France !

Oui ! malgré l'abandon, il était dans ses droits.
La gloire du passé n'était-ce pas sa gloire ?
Quand, au cri "Dieu le veut", les plus grands
[de vos rois
Conduisaient les croisés de victoire en vic-
[toire ;
Quand l'humble Jeanne d'Arc, fidèle aux
[voix des cieux,
Boutait l'Anglais dehors et sauvait la patrie...
Bataillant près de vous, ses généreux aïeux
Se laissaient-ils jamais de sacrifier leur vie ?

Il vous regarde donc ! Et lorsque le destin
Dans des combats géants donne la palme
[aux vôtres,
Heureux de vos exploits, le peuple canadien
Se redit fièrement : "Ceux-là sont bien les
[nôtres !"
Il suit avec amour les courses que parfois
Entreprennent pour le Christ votre missionnaire,
Et quand sur quelque plage un Franc plan-
[te la croix,
Le Canadien joyeux deux fois bénit son frère.

Il vous regarde aussi quand la main du
[malheur
S'appesantit soudain sur la terre de France.
Les jours de Waterloo... ces jours pleins de
[douleur,
Ceux de Sedan, hélas ! si féconds en souf-
[rance,
Tour à tour en son âme ont eu leur triste
[écho ;
Et quand, contre l'autel élevant son drapeau,
Une coupable secte emporte des victoires,
Gémissant avec vous... il regrette vos gloi-
[res !

Voilà pourquoi, messieurs, alors qu'il voit
[venir
Sous son modeste toit un enfant de la France,
Évoquant en son cœur un aimé souvenir,
Le Canadien toujours bénit votre présence.
Et si ma muse à moi ne se fatigue point
De donner au Français le beau titre de frère,
C'est que je suis le fils de ce pays lointain
Où l'amour de la France est presque héré-
[ditaire !

Quelques jours plus tard, dans
une circonstance analogue, un col-
lègue à la faculté des Let-
tres, Monsieur l'abbé Dutemple,
fils de la Bretagne, me donnait la
réplique comme suit :

A NOS FRÈRES DU CANADA

C'était à Montréal (1), en dix-sept cent soix-
[ante,
L'héroïque Montcalm venait de succomber ;
Et l'Anglais triomphant, mais frappé d'épou-
[vante,
Se demandait comment il avait pu tomber.

C'était fini, hélas ! et la Nouvelle-France
A sa mère bientôt disait un triste adieu.
Mais, dans son cœur blessé conservant l'es-
[pérance,
Pour de plus heureux jours elle comptait
[sur Dieu.

Dieu ne l'a pas voulu... Du moins son cœur
[fidèle
Pleura sur le malheur et maudit le succès ;
Et malgré ses vainqueurs, à la force rebelle
Il dit comme autrefois : "Je suis toujours
[français !"

Oui ! Vous êtes français ! Et quand le vent
[du large
Vous apporta jadis le bruit de nos combats,
Quand il vous apprit que chez nous sonnait
[la charge,
Malgré l'Anglais vos vœux étaient pour nous
[là-bas !

Oui ! Vous êtes français ! Quand nos armes
[trahies
Ont, malgré nos héros, éprouvé des revers,
Vos âmes ont frémi d'ardentes sympathies,
La France a des enfants des deux côtés des
[mers !

Cent ans et plus, cent ans de soins, d'efforts
[tenaces
N'ont pu rien enlever de votre souvenir ;
Calmes vous résistez en bravant les menaces,
Français par le passé, français pour l'avenir.

Vous gardez votre foi, la foi de vos ancêtres,
La foi qui consacra Clovis avec ses Francs !
L'erreur n'entraîne point vos cités, et les
[traîtres
A notre Auguste Chef sont rares dans vos
[rangs.

La gloire du passé dont notre histoire est
[pleine
Est votre histoire et votre orgueil à vous
[ausai.

Et ce n'est pas Talbot, mais Jeanne la Lor-
[raine,
Que vous aimez là-bas tout comme nous ici.

Les chansons d'autrefois, les chansons de
[nos pères,
Retentissent toujours au bord de vos grands
[bois ;
Et quand les hasards vous amènent sur nos
[terres,

(1) C'était plutôt à Québec, mais j'étais
Montréalais, et, vues de Paris, Québec et
Montréal se touchent presque.

Vos voix pour les chanter s'unissent à nos
[voix !

De notre esprit français, que partout on envie,
Vous avez conservé les traits étincelants.
Nous vieillissons chez nous ! Vous naissez à
[la vie,
Vous avez les ardeurs, la sève du printemps.

Nous sommes tous enfants d'une commune
[mère.
Nous avons même sang et même amour au
[cœur.
Vous n'êtes pas pour nous une race étran-
[gère :
Frères, nous vous tendons les mains avec
[bonheur.

Pardon, mon cher Jacques-Cœur,
je me suis trop abandonné à mes
chers souvenirs et j'ai été bien
long... Mais je vous sais bon
prince à vos heures, quoique un
peu bien "grand seigneur !"

A vous revoir,

Votre CADET.

Les vacances d'un reporter

(Suite)

Nous voilà donc à Roberval.

Que de gens il y a, en Canada,
qui voudraient bien voir Roberval,
et qui ne le verront jamais ! D'au-
tant que ce n'est pas comme à Nap-
les, qui donne l'envie de mourir
après qu'on l'a vue. Au contraire,
la vue de Roberval fait désirer de
vivre, pour y revenir et y consta-
ter, par exemple tous les dix ans,
quels progrès se sont accomplis
dans le joli village, qui s'est assis sur
le riva-ge du grand lac et ne se
lasse point de s'y mirer à son aise.

Ainsi, moi qui vous parle, il y
avait je ne sais plus quel nombre
d'années, disons quinze ans, que je
n'avais parcouru ce bourg dans tou-
te sa longueur. Eh bien, j'ai été
émerveillé de son agrandissement.
Les maisons se sont partout ajou-
tées aux maisons, les magasins de
même ; plusieurs établissements in-
dustriels se sont fixés ici et là. Et
cela prend les proportions d'une
ville. Je ne dis rien du splendide
monastère des Ursulines et du
beau collège des Maristes, que l'on
a construits cet été même : car
les autres journaux en ont tous
parlé déjà, et c'est la faute des lec-
teurs, s'ils ne sont pas renseignés
déjà sur ces sujets.

En narrateur consciencieux, je
signale que nous soupâmes fort
bien, et que nous dormîmes à la
perfection, ce soir et cette nuit-là.

Le lendemain, qui se trouva être
un mercredi, d'après le calendrier,
nous devions faire le voyage de
Mistassini par l'un des vapeurs qui
président à la navigation du lac
Saint-Jean. Or, nous apprîmes
promptement, dès notre arrivée à